NOTES SUR NIETZSCHE ET GIDE

Daniel SIMOND : Antipolitique.
Bibliothèque des trois Collines
Roth, Libraire-Editeur
Lausanne, 1941

Ch. suivant : la sincérité et le sentiment religx chez André Gide.

1. A l'époque où Nietzsche prépare son premier livre, vers 1870, l'Europe intellectuelle est toute bouleversée encore par les appels, angoissés et magnifiques, de Hœlderlin, de Schopenhauer, de Byron, de Léopardi, de la musique allemande. William Blake, Gérard de Nerval, Pétrus Borel, sont lus dans le silence. Dostoïevsky en Russie, Kierkegaard et Ibsen en Scandinavie, Wagner en Allemagne, Edgar Poe en Amérique, Baudelaire en France, parlent encore, ou viennent de mourir. S'ils s'ignorent les uns les autres, au-dessus d'eux règne cependant le même ciel de révolte et de non-conformisme. Sous prétexte d'objectivité, en réalité pour fuir l'épouvante, les savants « défendent à Dieu d'entrer dans les laboratoires ».

Quelques années plus tard, Nietzsche interrogera avec angoisse le silence et les solitudes de la Haute-Engadine, l'éternel retour et le rire tragique des flots méditerranéens. En France, la génération héritière de Baudelaire, aux prises avec l'amertume, brandit le drapeau de la révolte. C'est l'heure sombre et fulgurante des Rimbaud, des Lautréamont. Les uns,

meurtris, finissent par se retirer dans l'ironie des phrases, des moralités légendaires et des contes cruels ; les autres, plus purs, vont habiter la hautaine tour d'ivoire du symbolisme.

C'est de cette atmosphère, vers 1891, que procèdent les premiers livres de Gide. Cependant la voix de Nietzsche, qui depuis deux ans déjà a dépassé les limites de l'intelligible, commence à peine à être entendue en France. Mais Gide aussitôt y reconnaît un grand aîné.

2. *Parenthèse.* Avant de comparer leurs deux messages, il importe d'aborder délibérément le problème particulier, irritant et délicat, que pose le nietzschéisme presque gênant de deux œuvres très importantes de Gide : *Les Nourritures terrestres* et *L'Immoraliste.* André Gide lui-même nous invite d'ailleurs à le considérer.

Au sujet des *Nourritures terrestres*, il s'est exprimé en ces termes dans la *Préface* qu'il a donnée à la traduction allemande de ce volume : « Ceux qui reconnaissent (ils sont nombreux) l'influence du *Zarathoustra* dans mes *Nourritures terrestres* anticipent un peu. Ce livre, écrit en 1895, parut partiellement en revue en 1896, puis en volume en 1897, alors que je ne connaissais Nietzsche même pas de nom. »[1]

[1] *Nouvelle Revue Française* du 1er mars 1930, p. 322.

Quant à *L'Immoraliste*, qui, croyons-nous, ne doit pas à Nietzsche son titre seul, voici ce que, dans une note de son copieux ouvrage sur André Gide[1], Ch. Du Bos rapporte à son sujet : « En ce qui concerne *L'Immoraliste*, je suis en mesure de verser ici une pièce importante au dossier de la question. Le 6 avril 1922, à l'issue de la causerie à laquelle il avait assisté, Gide me dit : « L'Immoraliste *était pour les deux tiers écrit lorsque j'eus pour la première fois connaissance de l'œuvre de Nietzsche; et la rencontre entre nos deux pensées était si frappante qu'elle me gêna beaucoup dans l'achèvement de mon livre : pour oublier Nietzsche j'eus un véritable effort à fournir.* » La première édition de *L'Immoraliste* (l'édition bleue tirée à trois cents exemplaires) parut en juin 1902 ; la *Lettre à Angèle* sur Nietzsche est datée : Paris 10 décembre 1898 ; du propos de Gide il faut donc conclure que la rédaction première (non point peut-être l'état définitif, mais ce qui nous importe ici, c'est le thème et non sa mise en œuvre) de la partie nietzschéenne de *L'Immoraliste* remonte, au plus tard, à 1898. »

Ces propos sont confirmés en substance par Gide lui-même dans son *Journal*, où, à la date du 4 novembre 1927, à propos d'une discussion sur *L'Immoraliste*, on lit ceci : « Le livre était tout composé dans ma tête et j'avais commencé de l'écrire lorsque je fis la ren-

[1] *Le Dialogue avec André Gide*, p. 217, note 1.

contre de Nietzsche, qui m'a d'abord beaucoup gêné. Je trouvai chez lui, non point une incitation, mais bien un empêchement tout au contraire. Si Nietzsche ici me servit, ce fut, par la suite, en purgeant mon livre de toute une part de théorie qui n'eût pas manqué de l'alourdir. » Dans les *Feuillets* [1], on retrouve, en un texte presque identique, l'expression de la même attitude. Et l'on pourrait repérer d'autres passages encore.

Certes, André Gide sait mieux que nous quand il a lu Nietzsche, et nous n'avons aucune raison de mettre en doute ses déclarations à ce sujet. Pourtant, nous pourrions gentiment lui chercher chicane en confrontant ces déclarations avec l'étude même, si perspicace, que dès 1898 il consacrait à Nietzsche et où il écrivait : « Depuis si longtemps nous l'attendions ! L'impatience nous le faisant épeler déjà dans le texte... » [2], — et lui demander ce qu'il entend par *depuis si longtemps*, si, une année auparavant, lorsque parurent *Les Nourritures*, le nom même de Nietzsche lui était inconnu (alors qu'il remplissait les pages des jeunes revues). Mais nous partageons trop le sentiment de Ch. Du Bos sur le peu d'importance de ce problème pour nous y attacher davantage. Nous nous étonnons seulement de voir André Gide jalousement se défendre, sur des points si précis, d'une influence

[1] *Oeuvres complètes*, XIII, p. 441.
[2] *Lettres à Angèle. Prétextes.*

qu'il a si volontiers reconnue d'une façon générale et qui ne saurait infirmer aucunement la valeur artistique et l'authenticité profonde de son œuvre. Si Zarathoustra est intervenu dans la vie de Ménalque, c'est pour lui faire plus profondément prendre conscience de sa différence [1].

3. Quoi qu'il en soit, André Gide s'est suffisamment et honnêtement expliqué à ce sujet dans l'essai que, dès l'apparition de Nietzsche en France, il a donc été des premiers à lui consacrer.

D'emblée, Gide a montré, et admirablement, que, loin d'avoir été un destructeur, Nietzsche fut au contraire une passionné d'affirmation et un animateur, qu'ainsi « tout grand créateur, tout grand affirmateur de Vie est forcément un Nietzschéen » [2], car « seuls ceux-là ruinent qui découragent et diminuent notre croyance en la vie... » [3]. D'où son influence extraordinaire, qui fait que plus qu'une œuvre admirable, Nietzsche est une « préface d'œuvres admirables » [4]. Et « l'on peut presque dire que l'influence de Nietzsche importe plus que son œuvre, ou même que son œuvre est d'influence seulement » [5].

[1] Voir plus loin la *Mise au Point* d'André Gide.
[2] *Lettres à Angèle. Prétextes.*
[3] Op. cit.
[4] Op. cit.
[5] Op. cit.

Mais si Gide a été à ce point bouleversé par l'apparition de Nietzsche en France, c'est qu'il y était comme peu d'autres préparé. Si même « l'impatience » le lui « faisait épeler déjà dans le texte », c'est qu'il attendait de Nietzsche la révélation aiguë et puissante de ce qui lentement mûrissait en lui. Et, en effet, Nietzsche l'a fait prendre plus nettement conscience de lui-même. Les premiers livres de Gide, antérieurs à toute lecture de Nietzsche, témoignent de cette attente. Ne citons que ce texte prénietzschéen du *Voyage d'Urien* (1892) : « Nous en étions à ce point où l'on ne peut plus compatir sans pleurer sur soi-même, où l'on détourne les yeux des tristesses parce qu'on a besoin de sa force. Le cœur n'arrive à la vaillance que par un endurcissement. » [1]

Plus qu'une nourriture, déjà prise ailleurs, c'est un encouragement vers lui-même, ou, comme il l'écrit, une excitation de *ses* pensées, que Gide trouvait dans l'exemple de Nietzsche [2]. Il serait trop simple d'établir entre eux une filiation directe, de vouloir expliquer Gide par Nietzsche, si importante et reconnue que soit cette influence. Car entre eux, Gide l'a dit lui-même excellemment, « il y a parenté d'esprit, non descendance. Mon émotion, lorsque plus tard je lus Nietzsche, n'eût pas été si vive, si déjà de moi-même je ne m'étais point engagé sur sa route

[1] *Le Voyage d'Urien.*

[2] Cf. *Prétextes* : « Il me semblait qu'il excitait *mes* pensées. »

— sur cette route où je pensais être seul à m'aventurer, où tout à coup je vis se dresser devant moi son ombre immense » [1].

4. Si d'ailleurs nous nous amusions au petit jeu des influences, il faudrait, dans l'œuvre de Gide, à côté de celle de Nietzsche, marquer l'action presque contemporaine et intime d'Oscar Wilde. Cet immoraliste anglais qui, selon ses propres paroles, mit son talent dans ses œuvres et son génie dans sa vie, est, de non-conformisme, un exemple émouvant, même, par sa fin, tragique et (dans tous les cas) à la honte de l'hypocrisie contemporaine. Gide l'a sans cesse présent à l'esprit dans sa lutte contre la société et les préjugés. Il complète d'une façon sans doute plus pressante l'exemple en apparence plus théorique mais combien plus héroïque de Nietzsche. Il aurait pu aussi nous fournir le type anglais de cet humanisme européen dont il faut bien reconnaître les traits, — si toutefois la minceur de ses paradoxes et l'esthétisme assez superficiel de son attitude et de ses réactions ne s'expliquaient presque uniquement par le milieu et les conditions sociales, les convenances mondaines d'une époque.

[1] *Préface à la Traduction allemande des Nourritures terrestres*, *N.R.F.*, mars 1930, p. 322.

5. Mis à part ces derniers apports contemporains, il nous apparaît que Gide, représentant d'une génération immédiatement consécutive à celle dont fit partie Nietzsche, a, avec des dosages sans doute inégaux, la même composition intellectuelle que lui, et que les nombreux éléments communs [1], même diversement répartis, qui conditionnent leur attitude morale, mettent en relief les fondements d'un humanisme renouvelé.

Mais il convient de rappeler que leurs voix sont bien différentes. Aux expériences séparées, particulières et concrètes, que présentent comme des fruits savoureux les œuvres de Gide, s'opposent les généralités plus abstraites mais non moins pressantes d'un Nietzsche. Ennemie pourtant de tout dogmatisme, la démarche intellectuelle de celui-ci ne procède point par déduction organique et nécessaire d'un principe posé une fois pour toutes. La volonté de puissance n'est que l'aboutissement, non pas le principe de son œuvre. Toute inductive au contraire, sa philosophie à coups d'épingle ne cesse de revêtir les événements les plus divers de somptueux manteaux d'abstractions. Leur unité, tout interne, est

[1] J'ai essayé de montrer l'importance de l'apport protestant dans l'étude suivante sur *La Sincérité et le Sentiment religieux chez André Gide.*

dans la commune probité du regard, le secret de leur cohérence, évidente depuis, dans l'immédiateté de l'enquête. Sans doute y eut-il évolution dans la pensée de Nietzsche ; on parle de trois doctrines qu'il ne convient pas de rappeler ici; la troisième, du reste, nous semble assez étroitement embrasser les deux premières. Mais jamais il n'y a de système exposé.

C'est ce qui autorisa tant de philosophes à lui fermer la porte. En réalité, Nietzsche réfute une fois de plus le propos de ceux aux yeux de qui les idées abstraites excluent toute poésie — et à qui les exemples de Platon et de Pascal ne suffisaient plus. Le poète en Nietzsche ne condamne pas le philosophe et ne nous empêche pas d'être sévère. Les deux, inséparables, se complètent au contraire en une vivante présence ; héroïque unité tout entière dévouée à l'œuvre de l'esprit. Les événements d'une telle vie sont intérieurs ; les idées seules ici bouleversent l'être. Le philosophe sait, pour en souffrir lui-même, l'importance de ce qu'il dit : c'est contre lui que, en tout premier lieu, il tourne l'épée aiguë et dure des idées ; tout ce qu'il aime, sa véracité le déchire. La noblesse de ce Prométhée est son propre et silencieux vautour.

N'oublions donc pas non plus les idées de Nietzsche pour ne considérer que sa vie, pour n'admirer en lui l'homme qu'avec une sorte de pitié généreuse et inopportune qui n'est qu'un prétexte à ne point affronter ses pensées redoutables et à confortablement rester en robe de chambre. Un homme qui remet

la valeur de la vie en question, il faut dès le matin le suivre loin des demeures confortables, et combattre avec ou contre lui, loyalement.

Il ne suffit pas de nous étonner de la violence, de l'orgueil, des injustices indéniables de cet homme qui sut affirmer intégralement sa pensée et assumer l'entière responsabilité de la notion nouvelle et bouleversante de l'homme qu'il proposait. C'est habilement éviter celle-ci. En vérité, il convient de rétablir de plus calmes perspectives, d'apprécier avec circonspection la valeur des idées et des forces pour ou contre lesquelles Nietzsche entra en lutte, — mais aussi d'admirer la belle flamme de liberté et d'affirmation qui, parfois injustement, l'anima contre de grands ennemis : Platon, le Christianisme, Schopenhauer, Wagner, — auxquels de telles violences, du reste, rendent un éclatant hommage.

6. Si Nietzsche est tout à la fois un poète, un philosophe et un moraliste, Gide est un artiste et un moraliste, — inséparablement. Le premier, soucieux avant tout de vérité, sera plus explicite ; il ne sied pas d'exiger du second, plus délibérément épris de beauté, une cohésion doctrinale qui lui importe peu, — ni qu'il formule lui-même les explications métaphysiques que réclame son attitude morale et esthétique. Un vin capiteux et subtil nous est offert dans des coupes très pures. Cet art délicat et divers entre

tous, qui transforme chaque parole de Gide en vol d'oiseaux extrêmes et revêt d'ailes déchirantes ces messagers inimitables, suffisait pour inscrire le nom de Gide, avec ceux de Marcel Proust, de Paul Claudel et de Paul Valéry, et magnifier notre époque sur le marbre des grands écrivains français.

Aussi bien l'un que l'autre, cependant, nous les voyons, Nietzsche et André Gide, entraînés et compromis par une égale soif d'authenticité, leur haine des psychologies et des idées toutes faites, leur méfiance à l'égard de tout ce qui se prévaut d'imaginaires au-delà, leur gourmandise devant la vie. Une égale curiosité, un égal désir d'intégrer, vers l'expérience les attire. Tous deux, à la tranquillité contemplative, ont préféré un dynamisme jamais las, une existence pathétique, une vie dangereuse qui ne souhaite d'autre repos que celui de la mort. En face de l'homme de lettres moderne et du philosophe de bibliothèque, voici que soudain se dresse de nouveau l'artiste complet, le philosophe, tel que les Grecs les entendaient, amants ou exemples de vie harmonieuse. Toujours passionnément conscient de la durée, sensible à l'éphémère des sentiments et des civilisations, l'humaniste moderne restaure la figure du philosophe tragique au sein d'une civilisation socratique, abstraite, intemporelle, désindividualisée, partant ennemie de l'homme.

1930, 1938.

MISE AU POINT

D'une lettre de M. André Gide que m'ont value mes *Notes sur Nietzsche et Gide* lorsqu'elles parurent dans la revue *Suisse Romande*, je crois utile de publier, avec l'autorisation de l'auteur, le passage suivant :

... Quant à la question même de l'influence de Nietzsche, vous avez évidemment raison ; le simple rapprochement des dates est probant. Si défaillante que puisse être ma mémoire, il m'est impossible de prétendre que je ne connaissais pas Nietzsche (fût-ce de façon très imparfaite) beaucoup plus tôt qu'il ne m'a paru par la suite. Mon illusion vient de ceci que le sujet (le thème nietzschéen de L'Immoraliste*) m'avait été fourni par la vie même et, donc, habitait en moi bien avant la rencontre avec Nietzsche, bien avant que je n'aie commencé de donner forme à l'angoisse... Ma phrase : « depuis si longtemps nous l'attendions! » (écrite en novembre* 98*), donne le change, très fâcheusement ; le reste de l'article l'explique (j'allais dire : l'explicite !) : ce n'est pas seulement, ce n'est pas tant, de la traduction de Nietzsche qu'il s'agit ici, que de Nietzsche lui-même ; il répondait à un* besoin, *ce même besoin qui me poussait à écrire* L'Immoraliste *; ce besoin de lui avait précédé la rencontre (exactement selon ce que j'écrivais dans mes* Nourritures *: « devant chaque source m'attendait une soif »)...*

André Gide.